



CINÉMA
Un autre film troublant
sur le génocide rwandais
Page E 5



LIVRES
La revue *Exit* consacre un dossier
à la Crise d'Oka, il y a 20 ans...
Page E 7

CULTURE ET LIVRES



Le groupe congolais Konono #1

SOURCE FESTIVAL NUITS D'AFRIQUE

24^E FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

Des centaines de chanteurs, danseurs et musiciens représentant une trentaine de pays animeront les scènes du Balattou, du Cabaret du Mile End, du Club Lambi, du Métropolis et du National du 13 au 25 juillet

MESSAGES et MÉTISSAGES

YVES BERNARD

Dans l'esprit de la cure de rajeunissement amorcée l'an dernier, le Festival international Nuits d'Afrique (FINA) propose sa 24^e édition sur le thème *Mé(tti)ssages*. Au menu, les métissages en tant que formes porteuses d'un nouveau monde ou les messages que véhiculent les artistes dans leurs créations.

Kassav, Konono #1, Oliver Mtukudzi, Omar Pene et les Sierra Leone's Refugee All Stars en têtes d'affiche; des découvertes d'ici et d'ailleurs à profusion; quatre jours de concerts extérieurs gratuits à la place Emilie-Gamelin et le retour de la série Les Étoiles Nuits d'Afrique, qui met en évidence le Montréalais Aboulaye Koné, excitant guitariste percussionniste qui offre six concerts différents.

En musique comme dans tout, les métissages ne datent pas d'hier. Dans son article *«Toute musique est "métisse" bien sûr»*, le journaliste Gérard Arnaud relate que l'homme de Cro-Magnon et l'homme de Neandertal auraient

pratiqué la même musique et utilisé les mêmes instruments... il y a 40 000 ans. Plus près de nous, la génération métisse est celle des petits frères de Manu Dibango et de Manu Chao. La programmation du FINA en témoigne éloquentement.

Des morceaux de voiture en guise d'instruments

Sierra Leone's Refugee All Stars injecte du reggae à ses racines et ajoute même des épices louisianaises sur son plus récent disque. Sarazino marie reggae et latino à la planète Afrique. Hindi Zahra ponctue le folk pop de son patrimoine berbère, de blues saharien et de sons urbains par touches délicates. Telmary, poète de la nueva ola cubaine, propulse son rap sur des rythmes afro-cubains. Agana mâtine son rocksteady de jungle et d'afro-rock. Wesli porte le flambeau d'une Haïti ouverte aux autres musiques noires. Kebeko crée un afro-keb coloré de monocorde vietnamien. Sans compter Syncop, King Shadrock, Bambara Trans, Maytiss, Bombolessé ou Echo Kalypso, autres Métis du Québec.

Cette année, le FINA accorde

également aux femmes une place significative. Dobet Gnahoré la panafricaniste revient avec des cadences plus dansantes et des chants intimes. Mallu Magalhães, étoile montante de São Paulo, illumine ses chansons urbaines légèrement déconstruites de textures subtiles et de pop mondiale.

Et aussi Chiwoniso, entre l'esprit des ancêtres Shonas et la pulsion de la rue, Nomfusi & The Lucky Charms, pleinement sud-africain et porté par ses accents de vieux swing ou de Motown, Marianne Aya Omac, avec sa voix à scier les jambes en trois notes, ou Maloukai, tout en percussions.

Vendredi prochain, les Congolais de Konono #1 feront vibrer le National avec l'énergie brute de leur tradi moderne trois jours après s'être arrêtés à la scène Métro de la place d'Youville à Québec. Révélé en 2005 par la série Congotronics du label Crammed Discs, le groupe est devenu culte depuis lors. C'est l'art de confectionner des sound

systems avec les moyens du bord. À leurs débuts en 1966, les membres de Konono découpaient des morceaux de voiture et tout ce qu'ils trouvaient pour fabriquer des instruments. Leur

son, ils le crachaient à l'aide de mégaphones, de micros confectionnés à la main, d'instruments de percussion maison et de pianos à pouces électrofilés nommés likembé. À cause du caractère rudimentaire de l'amplification de leur son, ils sont devenus bien accidentellement à l'origine d'un genre musical que l'on compare à certaines formes de danse électronique ou de rock expérimental.

Mais les membres, qui ne se perçoivent pas comme de simples amuseurs, portent fièrement les racines du peuple Bazongo, qui vit près des frontières entre la RCD et l'Angola. Augustin Mawangu, le principal soliste de Konono, raconte: *«Nous sommes une véritable biblio-*

thèque et nous conservons ce qui est important de notre culture. Avant l'époque coloniale, ce sont les chansons en non l'école qui enseignaient la vie. Nos pièces renferment ce type d'éducation.»

Konono a fait paraître cette année *Assume Crash Position*, son troisième disque et premier enregistrement studio. Si l'essentiel de la musique est préservé avec les likembés distordus ou traditionnels, les appels réponses, les battements polyrythmiques, les riches harmoniques et les moments répétitifs qui appellent à la transe, la guitare électrique doucement ensorcelante ou plus tournoyante, de même que la basse parfois présente, se pointent, contrairement aux productions précédentes. *«Ces instruments sont joués par les étudiants de l'école que nous avons formés en 2004. Ils font la même musique que nous, mais avec des guitares. Ils travaillent parfois avec nous, lorsque nous ne sommes pas en tournée»*, explique Augustin Mawangu.

Assume Crash Position est également ponctuée de quelques

collaborations, dont celle de Manuaku Pepe Felly, de Zaïko Langa Langa, un groupe associé à la rumba et non au tradi moderne. Est-ce à dire que les liens avec les autres mondes congolais existent? *«Oui, répond Mawangu. Zaïko et Koffi Olomide ont déjà interprété quelques-uns de nos titres.»*

Quoi d'autre au FINA? Le très accompli Zai Idrissa Sissokho, Jeff Kavanda et ses tam-tam de l'espoir, Kabakuwo, véritables messages de l'avenir, Dible Dibala, Mayé, Djidji et Lamine Touré, l'homonyme du grand frère fondateur du FINA.

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

Du 13 au 25 juillet: en salle au Balattou, au Cabaret du Mile End, au Club Lambi, au Métropolis et au National. Du 22 au 25 juillet: concerts extérieurs gratuits à la place Emilie-Gamelin. Renseignements: 514 499-FINA.

POINTE-À-CALLIÈRE

ÎLE DE PÂQUES

DU BOUT DU MONDE

JUSQU'AU 14 NOVEMBRE 2010

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
www.pacemusee.qc.ca
Place d'Armes
Montréal

Banque Scotia

TOURISME Montréal

AIR CANADA CARGO

INTERCONTINENTAL MONTREAL

astral

HISTORIA

EXPRESS

Shutterstock / Andriaz Ghasawicz

Avec l'appui du ministère du Patrimoine canadien par le biais du Programme d'indemnisation pour les expositions itinérantes au Canada

CULTURE

Montréal complètement cirque

Cents peurs et sans tabou

ISABELLE PARÉ

Le cirque est né sur la piste, mais la troupe galloise NoFit State fait un pied de nez magistral à la tradition en offrant pour sa première venue en Amérique une envolée explosive et complètement hallucinée, entre ciel et terre.

Tabù, dernière création de la troupe britannique NoFit State, devrait à coup sûr être un des points d'orgue de la programmation touffue de Montréal complètement cirque et provoquer par la même occasion quelques torticolis.

C'est que la compagnie, devenue le chouchou du cirque contemporain au Royaume-Uni, a fait de l'occupation de l'espace aérien, et de l'espace tous azimuts, sa marque de commerce. Le public, complètement mobile, assiste donc à ses performances en déambulant librement sur la piste affranchie de ses sièges.

Créée en 1985 par cinq artistes dans la foulée du *Live Aid*, la troupe s'est fait connaître en multipliant les performances échevelées, perpétrées dans des entrepôts ou des lieux insolites. En 2009, la compagnie a reçu des

critiques élogieuses avec son cirque déjanté.

Cirque fusion, mêlant acrobaties, théâtre, musique, danse, chant et mime, NoFit State excelle dans l'amalgame de numéros terrestres et aériens, moulés sur mesure aux lieux qu'elle investit. Si le gros de l'action se passe en l'air, les acrobates, cigares au bec ou bol de spaghetti à la main, multiplient les entrées insolites entre les spectateurs sur le plancher des vaches. Rebellés sans cause, ils apparaissent sur des engins à roulettes ou sur des monocycles, pendant que d'autres s'exécutent au trapèze.

Tom Rack, cofondateur et directeur artistique de *Tabù*, décrit ainsi la touche délinquante de NoFit State. «*It's highly choreographed chaos*», dit-il avec ironie. «*Le spectacle se passe autant au-dessus, devant que derrière les spectateurs, qui ne savent jamais vraiment où se poursuivra l'action. C'est comme une montagne russe, avec des creux et des bas.*»

Pour décrire ce curieux objet circassien, le très réputé journal britannique *The Guardian* dépeint ainsi la troupe: «*Le Cirque du Soleil... sans Disney et sans désinfectant.*»

Dans l'extrait présenté aux médias, on a pu goûter à un numéro inusité d'équilibre sur un mât ballant, emporté par un câble vers le ciel ou le sol grâce au contrepois d'un acrobate.

Si NoFit State fait dans la performance, il carbure aux atmosphères et ambiances tordeuses plus qu'aux prouesses techniques. Portés par la mise en scène de Firenza Guidi, ces singuliers Gallois ont pondu une création qui s'articule autour du plus secret des tabous: la peur. Peur du vide, du ridicule, du feu, de l'inconnu... «*Quand on pense à Tabù, on pense tout de suite au sexe, à la drogue et tout ça. Or j'ai plutôt pensé à la peur, parce que c'est l'émotion primaire la plus extrême, celle dont on ose souvent le moins parler*», explique Guidi.

Tabù annonce donc son cortège de démons, de folies et de peurs qui nouent l'estomac. Mais de tout ça émerge un désir de métamorphose, de dompter la bête, assure la metteuse en scène, qui s'est librement inspirée de l'œuvre *Cent ans de solitude*, de l'auteur Gabriel García Márquez.

Guidi préfère d'ailleurs parler d'artistes plutôt que d'acrobates, un terme qu'elle associe à une vision éculée du cirque. «*Chaque performeur apporte son souffle et quelque chose d'humain au spectacle. Les artistes ne sont pas des machines à jongler, sans histoire et sans vie. Chez NoFit State, chaque être amène sur scène ses vulnérabilités, et ses habiletés sont souvent traitées avec ironie*», dit-elle.

Livré sur un rock explosif, entre souffle et flammes, entrecoupé de mélodies au saxophone et à l'accordéon, *Tabù*, rappelle la metteuse en scène, annonce à chaque présentation sa part de mystères. (www.dailymotion.com/video/x5kmsl_tabu_creation)

Les Confins

Dans un tout autre genre, la troupe de Québec Les Confins présentera quant à elle *Rup-*

ture(s) à l'Espace Go, une toute première création qui tente elle aussi de casser le moule du cirque traditionnel. Créée par un ancien gymnaste, étudiant en philosophie et férù de littérature russe, la troupe Les Confins plonge avec *Rupture(s)* au cœur de relations extrêmes, inspirées par les essais du philosophe Léon Tchostov. «*Ce qui m'intéresse dans le théâtre, ce sont les revirements de situation et comment un événement peut tout faire basculer*», explique Sylvain Genois, fondateur et l'un des cinq interprètes de ce cirque qui déploie sangles, équilibres, trapèze et jonglerie entre théâtre et danse.

Le nom du spectacle annonce des ruptures amoureuses, mais aussi des ruptures de ton et d'ambiance, assure Sylvain Genois. «*Les Confins, ça veut dire aller aux limites de quelque chose et ça résume beaucoup ce qu'on tente de faire avec le cirque. La rupture, c'est aussi le début de quelque chose d'autre, un recommencement*», dit-il.

Parrainé par Ex Machina (Robert Lepage) et mis en scène par Kevin McKoy, *Rupture(s)* fait de la physicalité du cirque un prétexte pour effleurer les tensions entre humains. Enveloppé par une musique percussive et les échantillonnages du musicien Frédéric Lebrasseur, inspiré de Chostakovitch et de Rachmaninov, *Rupture(s)* tente même quelques envolées narratives du côté de Shakespeare et de Camus. Bref, du cirque qui émousse les yeux autant que le cerveau.

Le Devoir



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Une scène de la création *Tabù*, présentée à la Tohu.



TABÙ ★ NOFIT STATE

PAYS DE GALLES ★ POUR TOUS ★ TOHU
DU 12 AU 25 JUILLET

« (...) C'est comme débarquer dans une fête délirante chez des étrangers, pour en ressortir avec le sentiment d'avoir tissé un lien particulier et envrant avec ses hôtes. » — Donald Huterer, *The Times*

« *tabù*, (...) provoque l'émerveillement. »
— Noelle Réal, *Avignews.com*



ID ★ CIRQUE ÉLOIZE

QUÉBEC ★ POUR TOUS ★ CHAPITEAU DES QUAIS
DU VIEUX-PORT DE MONTRÉAL ★ DU 8 AU 25 JUILLET

La toute nouvelle création du Cirque Éloize : danses urbaines et arts du cirque dans un spectacle audacieux et moderne.



CABARET ★ LES 7 DOIGTS DE LA MAIN

QUÉBEC ★ 12 ANS ET + ★ L'OLYMPIA
DU 13 AU 24 JUILLET

L'âge d'or du cabaret revisité, des soirées festives avec invités surprises, dans un savoureux mélange de prouesses de cirque aux doux parfums de jazz.

MONTREAL COMPLETEMENT CIRQUE.COM

DU 8 AU 25 JUILLET

INFO-CIRQUE : 514-790-0072
ADMISSION : 514-790-1245 1-800-861-4595
BILLETTERIE CENTRALE : L'OLYMPIA

SWAY LES MAINS SALES

BELGIQUE ★ 12 ANS ET +
USINE C ★ DU 21 AU 24 JUILLET
Un spectacle coup de poing et un dispositif scénique unique, un véritable ballet aérien.



ME TWO TIM TYLER ET JOHNNY FILION

QUÉBEC ★ POUR TOUS
SALLE PAULINE-JULIEN (SAINTE-GENEVIÈVE)
16 ET 17 JUILLET
Deux artistes excentriques et naïfs invitent les spectateurs à un cabaret-variété loufoque.



M2 ★ EA ED

BELGIQUE ★ POUR TOUS
USINE C ★ DU 15 AU 17 JUILLET
Quatre jongleurs sur une scène dont les mètres carrés diminuent à vue d'œil. Une prestation spectaculaire!



★ BILLETS À PARTIR DE 22 \$
★ FORAITS VOLTIGE ET FORAITS FAMILLE DISPONIBLES
□ DÉCOUVREZ LES EXTRAITS VIDÉO ET LA PROGRAMMATION DES ACTIVITÉS EXTÉRIEURES AU : MONTREALCOMPLETENCIRQUE.COM

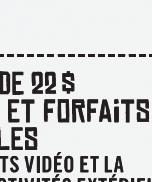
RUP-TURE(S) LES CONFINS

QUÉBEC ★ 7 ANS ET +
ESPACE GO
DU 14 AU 17 JUILLET
Un métissage de cirque et de philosophie tourbillonnant.



TOUS COUSINS! LES ZYRGMATIK

BELGIQUE ★ POUR TOUS
LION D'OR
15, 16 ET 18 JUILLET
Un duo circo-musico-clownesque pour tout public, une invitation à trinquer à ses rêves!



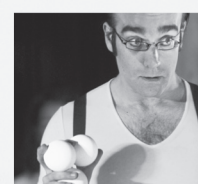
DOWNFOUR A4 CIRCUS ENSEMBLE

AUSTRALIE ★ POUR TOUS
STUDIO B, ÉDIFICE GUY-GAGNON ★ DU 16 AU 18 JUILLET
Passion, humour, amour, tension et contorsions.



PARFOIS, DANS LA VIE, LES CHOSES CHANGENT

BANDE ARTISTIQUE
QUÉBEC ★ 7 ANS ET +
ESPACE GO
DU 23 AU 25 JUILLET
Un duo saisissant, opéra et jonglerie entre folie et fantaisie, un voyage au-delà des frontières.



TOTEM ★ CIRQUE DU SOLEIL

QUÉBEC ★ POUR TOUS
SOUS LE GRAND CHAPITEAU - QUAIS DU VIEUX-PORT DE MONTRÉAL ★ 11 JUILLET
Les deux dernières représentations de TOTEM™ dans le cadre de MONTRÉAL COMPLETEMENT CIRQUE.



MALAJE ALBADULAKE

ESPAGNE ★ 7 ANS ET +
GRATUIT ★ CHAPITEAU DU CSE MAISONNEUVE
DU 23 AU 25 JUILLET
Une fusion entre flamenco et cirque.



THE BEST HABBE + MEIK

ALLEMAGNE ★ POUR TOUS
ESPACE GO
DU 20 AU 22 JUILLET
Deux clowns masqués pour une histoire sans parole, une gestuelle décollante dans une série de sketches entre poésie et burlesque.



Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

2010
Du 19 juin au 5 septembre
www.domaineforget.com

Journée SCHUMANN autour du pianiste **Éric Le Sage**



SAMEDI 17 JUILLET - 14H30 - 17H - 20H30
3 CONCERTS !

14h30 - **Musique et poésie**
Scènes d'enfants, op. 15
Märchenerzählungen pour clarinette, alto et piano, op. 132
Scènes de la forêt (extraits)
Papillons, op. 2 (extraits)
Phantasiestücke pour clarinette et piano, op.73

PASCALLE MONTPETIT, **lectrice**
16h00 - **Café-causerie**
rencontre avec **ÉRIC LE SAGE**
animée par **STÉPHANE LÉPINE**

17h00
Quatuor n° 3 en la majeur, op. 41 n° 3
Märchenbilder pour alto et piano, op. 113
Quatuor avec piano en mi bémol majeur, op. 47

20h30
Études symphoniques, op. 13
Cinq pièces dans le ton populaire, op. 102
Trio avec piano en fa majeur, op. 80

The British Council

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage

Québec

Montréal

GRANDS PARTENAIRES :



RADIO TÉLÉVISION INTERNET



CIRQUE DU SOLEIL

LA PRESSE

CUBEPRESSE.CA

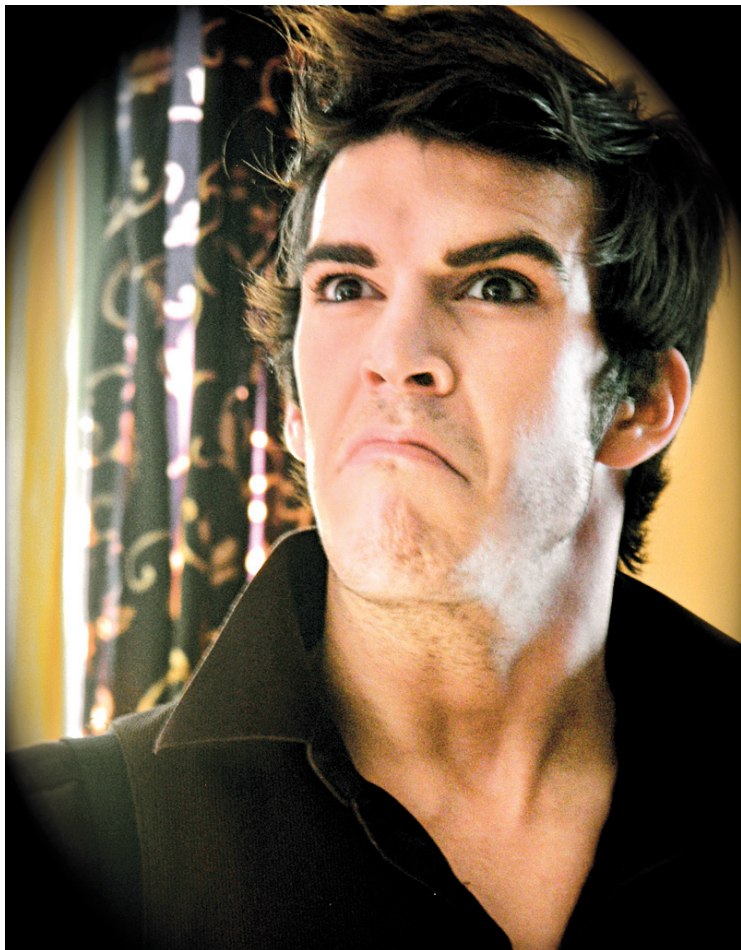


GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC



CULTURE

LE ZOOFFEST: petit frère de Juste pour rire, le bilingue Zoofest ne se limite pas à l'humour, mais volette également du côté de la musique, du théâtre, de la performance, de la danse... Outre Thierry Ricourt, on pourra aussi y voir ou y revoir, entre autres, Scotstown, le solo culotté du comédien-conteur Fabien Cloutier (Studio Juste pour rire, du 14 au 24 juillet). Programmation complète: www.zoofest.com



Thierry Ricourt, tel qu'en lui-même

Ça va barder au Café Cléopâtre

Dans le cadre du Zoofest, Marie-Lise Chouinard amalgame théâtre d'action, bande dessinée et cabaret avec *Les Incroyables Aventures de Thierry Ricourt*

ALEXANDRE CADIEUX

Dernier bastion de résistance d'une «Main» qui n'existera bientôt plus que dans les pièces de Michel Tremblay, le chic Café Cléopâtre accueillera cette semaine, dans le cadre du Zoofest, *Les Incroyables Aventures de Thierry Ricourt*. Ce théâtre d'action découpé en épisodes, remarqué l'année dernière par l'équipe Rozon au petit bistro-théâtre L'Escalier, transporte ses pénates pour une dizaine de soirs dans le grand temple montréalais de l'effeuillage. «On m'a proposé quelques salles, raconte l'auteure et metteuse en scène Marie-

Un univers de bric et de broc que celui-ci, où s'amalgament des influences aussi diverses que Dalida, les Simpson et Gérard Depardieu

Lise Chouinard, mais quand je suis entrée ici et que j'ai vu les divans, les bars, la scène centrale conçue pour le strip-tease, j'ai réalisé à quel point ça s'insérerait parfaitement dans mon univers.» Un univers de bric et de broc que celui-ci, où s'amalgament des influences aussi diverses que Dalida, les Simpson et Gérard Depardieu. Thierry Ricourt est un agent spécial de l'Interpol qui parcourt le monde et les années 60-70 pour défendre l'humanité. Courageux et brillant, il manie l'alexandrin comme personne (conséquence de son passage dans une grande école de théâtre) tout en possédant «une morale de merde et un tas de choses à se reprocher», lance en s'esclaffant sa créatrice.

Cousin d'OSS 117, ce nouveau James Bond peur-de-rien? «Les gens font souvent le rapprochement, mais ce personnage m'habitait avant la sortie du premier film avec Jean Dujardin», confie Chouinard. Elle insiste également sur le caractère spécifiquement théâtral de l'entreprise: «Sur scène, avec deux chaises et une planche à repasser, je peux transporter l'action au palais de Buckingham ou faire surgir un hélicoptère, et le public embarque. Je n'ai pas les imposants moyens du cinéma, remplacés ici par la précision et la virtuosité des acteurs.»

Réglé au quart de tour

En empruntant aux codes archiconnus du cinéma d'action et d'espionnage, on s'engage tout

de même dans la voie de la parodie, non? «Je joue sur plusieurs degrés, évidemment, mais le grand défi reste de faire ressentir l'humanité des personnages, que le spectateur s'y attache. C'est de la déconade qui n'exclut pas l'émotion.» Le regard critique ne se poserait donc pas sur la forme, mais bien sur des thèmes que Marie-Louise Chouinard juge universels: «La corruption, la violence policière, l'amour, la jalousie... Des spectateurs français, algériens et marocains sont revenus nous voir à plusieurs reprises l'année dernière; le ton et les références étant accessibles, on s'adresse à tous les francophones!»

Sur scène, Chouinard incarne Velours, chanteuse-accordeoniste accompagnée de son groupe, Les Rubis. Avec cet alter ego féminin de Ricourt, elle remportait trois prix lors de la finale

2009 de Cégeps en spectacle. La chanson française s'y nourrit de théâtre: «Chaque morceau se présente comme une petite pièce, avec des récitatifs, des montées, d'abrupts changements de ton», explique la diplômée de l'Option-théâtre du collège Lionel-Groulx.

Velours sort parfois dans la rue afin de rameuter des spectateurs pour la présentation d'un épisode des aventures du beau Thierry. On navigue ici entre plusieurs formes de théâtre populaire, du café-concert au burlesque, et l'interaction avec le public fait partie intégrante de la représentation. «Tout est réglé au quart de tour, du générique d'ouverture aux nombreuses scènes de cascades; mais comme mes comédiens improvisent avec aisance, ils savent exploiter l'imprévu et l'accident.» Marie-Lise Chouinard ne cache pas son affection pour son équipe constituée d'amis rencontrés à l'école de théâtre: «Je suis presque mariée à chacun d'eux, on partage tout; le travail se fait toujours dans le plaisir, ce qu'on essaye aussi de traduire sur scène.» L'avertissement est lancé: ça va barder.

Collaborateur du Devoir

LES INCROYABLES AVENTURES DE THIERRY RICOURT

Texte et mise en scène: Marie-Lise Chouinard. Une production de Cherry-BANG! présentée au Café Cléopâtre dans le cadre du Zoofest, du 12 au 24 juillet.

Bêtes de cirque, talents cachés et gros canons

La deuxième édition du festival promet d'être plus resserrée, plus cohérente

FABIEN DEGLISE

Les critiques ont été entendues et digérées. La deuxième édition du Zoofest, ce nouveau festival de découvertes, en format bilingue, qui a fait son apparition l'an dernier à Montréal, va cette année faire une large place aux spectacles francophones, assure Martin Durocher, le nouveau pilote de l'événement.

La messe, un brin marginale, de l'humour, de la comédie, du théâtre et du cabaret promet également de mettre sous la dent des festivaliers les talents de demain, tout comme des artistes internationaux établis dans leur marché «mais qui viennent ici pour se montrer à des acheteurs potentiels de spectacles», poursuit le patron du Zoofest, un ancien dépisteur de talents pour l'empire Juste pour rire, à l'origine de ce nouveau festival.

«Nous avons tiré les leçons de la première édition [dirigée par Lucy Eveleigh, qui venait d'Edimbourg, en Écosse, pour implanter ce concept à Montréal]», dit M. Durocher. Le Devoir l'a rencontré il y a quelques jours sur une terrasse de la métropole. «La proposition artistique a été resserrée. L'image devrait être plus cohérente. Zoofest, ça reste un espace de découverte, oui, mais qui ne fait pas de compromis sur la qualité.»

L'attrait des petites salles

Le programme est chargé. Il va aussi être façonné du 12 au 25 juillet prochain par des troupes comme Le Cirque des mirages, un cabaret expressionniste chanté, déniché en France, ou encore par le clown Patrick Cottet-Moine — présenté pour devenir le premier clown dans une production du Cirque du Soleil à Los Angeles. De la folie, Les Bureaupathes,



SOURCE ZOOFFEST

L'équipe des Bureaupathes

découverts dans une petite salle de spectacle du nord-est de Montréal, ne devraient pas en manquer avec ce spectacle interactif et loufoque qui prend place dans un espace de travail. Maria Jerez, de l'Espagne, va préférer rester dans son salon pour son spectacle, présenté dos au public, qui explore, par l'entremise d'une petite caméra, l'univers du polar. Quant aux *Incroyables Aventures de Thierry Ricourt*, ce sont les murs du Café Cléopâtre que cette production québécoise promet de faire vibrer. Dix ac-

teurs, en mode cabaret, s'y affrontent en se frottant au fini rétro des séries télévisées cultes. En gros.

Comme pour sa première

mouture, Zoofest va aussi chercher à mettre la vedette ascendante à portée de festivalier. Pour le simple plaisir de la chose et celle des artistes «qui acceptent de venir à Montréal dans de petites salles, parce qu'ils aiment la ville et qu'ils veulent se faire voir ici», dit M. Durocher.

C'est le cas de Bo Burnham, cet Américain dans la vingtaine qui s'est fait connaître dans l'univers de l'humour absurde en passant par YouTube. Il est à l'affiche du théâtre Sainte-Catherine, désormais sous nouvelle administration. Jim Jefferies, Australien de son état et alcoolique qui fait du prosélytisme — son spectacle s'intitule *Alcoholocaust* —, est aussi du nombre, tout comme le Britannique Kim Noble, qui remplit facilement les salles de Londres et d'Edimbourg depuis des années avec un spectacle décapant sur le sens de la vie, présenté aux plus de 18 ans seulement. Il sera ici dans l'intimité du théâtre La Chapelle.

«Zoofest, c'est aussi ça, résume Martin Durocher. Nous voulons que les festivaliers assistent à des spectacles intimistes ici pour pouvoir dire, dans deux ou trois ans, quand l'artiste sur scène aura grimé: j'étais là!» Il y a aussi le risque de ne pas toujours miser sur le bon cheval, mais dans le champ de la découverte, ça fait aussi partie de l'aventure!

Le Devoir

Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE Forget

2010

Du 19 juin au 5 septembre

www.domaineforget.com

DES CENTAINES D'ARTISTES...

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

DIMANCHE 11 JUILLET - 14H30

Jeune Public (à partir de 5 ans)

GRATUIT !

Une collaboration du

Pierre et le pou

Spectacle musical librement inspiré de 3 contes (musique, contes et théâtre d'objets)

Une production de Sacré Tympan

PIERRE ET LE POU

VENDREDI 16 JUILLET - 20H30

«Les Fugues du Domaine» Soirée

Plus de 25 contrebassistes sur scène !

Œuvres de VIVALDI | RAVEL | LAFRANCE | RABBATH

FRANÇOIS RABBATH

MERCREDI 21 JUILLET - 20H30

La Musique de chambre

Carte blanche à Alexandre Tharaud

Éric Le Sage et Alexandre Tharaud, pianos

Œuvres de FAURÉ | POULENC | DEBUSSY

ALEXANDRE THARAUD

LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHATELAIN

Dimanche 18 juillet

Trio Daniel Marcoux, jazz endimanché !

Dimanche 25 juillet

Virginie Hamel, voix, Vincent Gagnon, piano, Renaud Paquet, contrebasse

Jazz

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :

1 888-DFORGET (336-7438)

www.domaineforget.com

Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage

Hydro Québec présente

festival Orford 2010

Centre d'arts Orford

JEAN-FRANÇOIS RIVEST DIRECTEUR ARTISTIQUE

Concerts, conférences, classes de maître, Ciné-club. Plus de 100 activités!

18 juin au 15 août | Réservez dès maintenant

www.arts-orford.org | 1 800 567-6155

Samedi 10 juillet à 20h 39\$

Salle de concert Gilles-Lefebvre

L'insoutenable légèreté de l'être...

Angela et Jennifer Chun, violons

Jean-François Latour, piano

Vendredi 16 juillet à 20h 39\$

Salle de concert Gilles-Lefebvre

Sixtrum

La musique d'aujourd'hui réinventée

Sixtrum, ensemble à percussion

Robert Leroux, direction

Catherine Perrin, animatrice

Samedi 17 juillet à 14h 39\$

Abbaye Saint-Benoît-du-Lac

Chants sans paroles

Louise Pellerin, hautbois et hautbois d'amour

Luc Beauséjour, orgue

Présenté par J.-Robert Ouimet

Groupes Ouimet-Cordon Bleu-Tomasso

Fondation «A Dieu Va»

Samedi 17 juillet à 20h 39\$

Salle de concert Gilles-Lefebvre

Oliver Jones Trio

Second Time Around

Présenté par Deloitte.

Oliver Jones, piano

Jim Dexas, batterie; Éric Lagacé, basse

Conférences

Mardi 13 juillet à 20h 10\$

Dujka Smoje

musicologue, spécialiste de l'esthétique musicale

Mardi 20 juillet à 20h 10\$

André Molsan

clarinette-basse, Orchestre symphonique de Montréal

Semaine Kent Nagano et l'OSM du 31 juillet au 8 août

Québec Communications et Conditionnement Québec

Québec

Université de Montréal

YAMAHA

ESPACE MUSIQUE 90.7

ESPACE MUSIQUE 100.7

LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Edna Stern, un regard sur la musique

La venue pour la première fois au Québec d'Edna Stern est l'une des bonnes nouvelles de notre été musical. La pianiste, qui n'a rien d'une star internationale mais séduit les spécialistes et amateurs, jouera Chopin au Domaine Forget ce soir et dans le cadre du Festival de Lanaudière le lundi 19 juillet, à Saint-Sulpice.

CHRISTOPHE HUSS

La question est: comment sera-t-elle «en vrai»? Il y a tellement de moments de poésie et de magie sonore dans les disques d'Edna Stern qu'on se demande si l'on va réellement vivre cela en direct...

Le disque, objet potentiel d'illusion musicale à coup de nombreux et habiles montages, est parfois trompeur. On en a connu, des artistes serts de «Diapason d'or» — distinction éditoriale française qui semble perçue par certains, ici, comme le sacro-saint autel de la béatification musicale — qui, en concert, avaient du mal à aligner deux phrases cohérentes de suite.

Cela dit, si je devais faire un pari personnel, j'irais voir avec confiance la pianiste israélienne, qui s'est forgée auprès de quelques mentors intéressants, Krystian Zimerman et Leon Fleischer notamment.

Pianos anciens

Née à Bruxelles il y a 33 ans, Edna Stern débute au piano à sept ans en Belgique et poursuit son apprentissage à Tel-Aviv, où ses parents déménagent alors qu'elle a 11 ans. Adolescente, elle retourne en Belgique, puis, à 20 ans, est admise dans la classe de Krystian Zimerman à Bâle, en Suisse. Elle y restera quatre années. Elle passera ensuite un an auprès du célèbre pédagogue Leon Fleischer à Baltimore. Les goûts d'Edna Stern pour l'exploration des sonorités la conduisent ensuite à s'intéresser de très près aux pianoforte anciens.

Le «choc Edna Stern», je l'ai vécu en écoutant son disque Bach (sur piano moderne), sélectionné en décembre dernier par *Le Devoir* comme l'un des 10 CD classiques de 2009. Edna Stern enregistre pour Zig-Zag Territoires, petite étiquette française, distribuée ici par SRI. Le dernier CD en date, un récital Chopin sur un pianoforte du Musée de la Ville de Paris, est cependant édité par Naïve. Sur ce coup-là, je n'ai pas suivi la pianiste: il y a de vieilles crécelles qu'il vaut mieux laisser dans les musées.

Sans l'exprimer ainsi, Edna Stern déclare au *Devoir*: «Je continue le pianoforte pour moi, mais je ne vais enregistrer désormais que sur piano moderne. Le pianoforte est tellement difficile à

capter que je ne suis pas sûre de servir au mieux l'instrument et la musique.» C'est clair.

Bach, Nat et les autres

Dès le début de sa carrière discographique, Edna Stern a marqué les esprits en 2005 par un disque à concept, *Chaconne*.

«Le but était d'explorer le regard de différents compositeurs sur une même pièce; une pièce qui change à travers le temps, les regards et l'interprétation.» L'éditeur qui a refusé le projet, avançant que «vendre quatre fois la même pièce dans un disque cela ne va jamais marcher», doit s'en mordre les doigts.

«Ce qui m'intéresse le plus, c'est de donner une interprétation des œuvres que je joue», affirme celle dont Schumann est le compositeur romantique préféré. Dans cette interprétation est inclus le concept sonore: «C'est très important pour moi de créer un univers sonore par compositeur ou par époque. C'est un enseignement que j'ai tiré des pianoforte, qui sont très différents à dix ans d'écart. C'est personnel, mais, oui, il y a une recherche.»

Le répertoire d'Edna Stern repose sur une pyramide avec, à la base, Bach. «*Tout se développe à partir de là. Donc, Bach, Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms et, bien sûr, Chopin.*» La pianiste, qui vient d'enregistrer trois concertos de Mozart, apprécie le dialogue avec un orchestre pour «l'énergie et la puissance de son *lié au nombre*», même si elle aime le contrôle absolu et la liberté du récital.

Quels sont les pianistes de l'histoire qui l'inspirent? «*Je suis une admiratrice d'Yves Nat, un vrai interprète, j'adore Edwin Fischer dans Bach et Beethoven et Rachmaninov jouant Chopin. Il y a aussi ces interprètes qui ont joué des œuvres de manière inoubliable. La version Cortot des Préludes de Chopin, c'est pour moi "la" version.*»

Une pianiste à la hauteur de ses modèles? Réponse très vite.

Le Devoir

EDNA STERN

Samedi 10 juillet au Domaine Forget, 418 452-3535.
Lundi 19 juillet au Festival de Lanaudière, 1 800 561-4343.
CD *Chaconne, Schumann et Bach* chez Zig-Zag Territoires (SRI)



Edna Stern



L'Envolée de Marc Dulude, que l'on peut voir au métro Mont-Royal.

MICHEL DEPATTE

En écho à la montagne

PAYSAGES ÉPHÉMÈRES CORRESPONDANCES POUR LE MONT ROYAL

Sur l'avenue du Mont-Royal, jusqu'au 25 juillet, et à la maison de la culture Plateau-Mont-Royal, jusqu'au 22 août.

JÉRÔME DELGADO

Ça s'est étalé sans s'étier. Pour son sixième été, l'exposition en plein air Paysages éphémères ne se déroule plus que dans la partie ouest de l'avenue du Mont-Royal. Même qu'il faut monter une partie de la montagne (jusqu'au belvédère Camilien-Houde) pour apprécier l'une des interventions artistiques. Mais il faut ouvrir l'œil.

Du mont Royal au parc des Compagnons de Saint-Laurent, à l'est de la rue Papineau, la sixième édition de Paysages éphémères s'étend donc sur plusieurs kilomètres. Sans devenir une affaire monstre. Avec ses six œuvres dans l'espace public, plus une expo à la maison de la culture, l'événement demeure modeste. L'expansion vers la montagne, elle, se justifie.

Les dix artistes sélectionnés par la commissaire Manon Regimbald ont été regroupés sous un chapeau quelque peu environnementaliste. La réflexion derrière l'intitulé *Correspondances pour le mont Royal* invite à revoir les rapports tendus qu'on entretient avec la nature en milieu urbain.

Le discours n'est quand

même pas écolo bébé. L'ensemble repose davantage sur des bases historiques, sur un rappel du rôle prédominant, central à Montréal, de son mont. C'est son poumon, et cette expo si éparpillée se présente comme une veine imaginaire. Un tracé subtil et discret, à l'instar de l'intervention de Julia Dantonnet. C'est elle qui s'est immiscée au belvédère, ainsi que sur de nombreux trottoirs de l'avenue. L'œuvre *A l'ombre des couleurs* est constituée d'une série de filtres colorés en forme de feuilles, que l'artiste a accrochés aux branches des arbres. L'œuvre se découvre d'abord par accident, par des reflets au sol. Ce ne sont que des traces fugaces, soumises à la bonne volonté du soleil. Un artifice simple et efficace.

Présences diverses

Le camouflage n'est pas le propre des autres œuvres. Certaines d'entre elles titillent même la monumentalité. *Défense/défiance* de Reinhard Reitzenstein ne se prive pas, par contre, de tourner ça en dérision. Au parc de l'Amérique latine, bien visible des voitures qui déferlent sur l'avenue du Parc, cette installation donne l'illusion d'un arbre renversé, qu'on voit cul dessus (les racines, en fait), abattu sur la misérable cabane à ses côtés.

La place Gérald-Godin, devant le métro Mont-Royal, demeure le cœur de Paysages éphémères. Sa principale vitrine.

Pour une rare fois (on nous y a déjà servi des œuvres faciles, près du design et du loisir), le lèche-babines a été évité. *L'Envolée*, de Marc Dulude, est quand même spectaculaire, avec son immense rocher suspendu et ses miroirs concaves qui multiplient et déforment la réalité. Cette œuvre invite à voir la montagne, et la nature, de manière onirique. Il s'en dégage un commentaire cynique envers tous les discours «à la gloire de...».

À l'extrême est de la rue, les œuvres d'André Fournelle et de Daniel Hogue se situent dans une sphère plus attendue pour ce qui est de l'interprétation du thème — le mont Royal, un volcan pour le premier, la contemplation oisive pour le second.

Le volet à la maison de la cul-

ture rassemble de tout. Et entre les exercices de perception des uns et des autres (l'image 3D chez Roberto Pellegrinuzzi, le panorama chez Cécile Martin), c'est la très musicale Sylvie Laliberté qui se démarque. Déjà sa présence surprend, elle qu'on ne voyait ni n'entendait plus. Puis sa fausse naïveté et ses couleurs bonbon font mouche. Sa vidéo *Bien sûr* est aussi présentée à la Caisse populaire, commanditaire de l'événement. Mais pourquoi ce choix? La voix enfantine de l'artiste, les subtils jeux de mots et la petite mélodie se perdent dans le bruit ambiant. Grossière erreur de jugement. Il devait servir d'appât, il devient boulet.

Collaborateur du Devoir



PAYSAGES ÉPHÉMÈRES

Extrait de la vidéo *Bien sûr*, de Sylvie Laliberté

Voyages, conférences, solide contenu culturel

CONFÉRENCE SUR CHICAGO

25 juillet - à propos d'architecture, d'histoire...

ESCAPE AU SAGUENAY

du 27 au 30 août - Fjord, musées, symphonie... Réservez vite! Quelques places seulement!

Bientôt, Saint-Benoît-du-Lac...



www.lesbeauxdetours.com

514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

www.artduchi.com/centrepb



L'ART DU CHI

une tradition millénaire, des exercices doux mais intenses, un travail sur soi, sur sa (la) nature et notre liberté

22^e STAGE D'ÉTÉ du 17 juillet au 12 août durée du séjour au choix De vraies vacances en pleine nature, en EstrieCENTRE PIERRE BOOGAERTS
CENTRE VLADY STEVANOVITCH, au Québec

CIRQUE DU SOLEIL.

ARTISANS DU RÊVE COSTUMES DU CIRQUE DU SOLEIL

AU MUSÉE MCCORD DU 26 MAI AU 11 OCTOBRE 2010

ENTRÉE GRATUITE! LES MERCREDIS DE 17 H À 21 H

MUSÉE MCCORD

EN COLLABORATION AVEC Desjardins

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL MÉTRO MCGILL / AUTOBUS 24 WWW.MUSEE-MCCORD.QC.CA

MUSEE D'ART DE JOLIETTE
ÉTÉ 2010FEMMES ARTISTES. LA CONQUÊTE D'UN ESPACE : 1900-1965
Exposition réalisée et mise en tournée par le Musée national des beaux-arts du Québec DU 23 MAI AU 29 AOÛT 2010FÉMININ PLURIEL : 16 ARTISTES DE LA COLLECTION DU MAJ
DU 23 MAI AU 22 AOÛT 2010CAROLINE HAYEUR
DU 30 MAI AU 29 AOÛT 2010145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, Joliette (Québec) J6E 4T4
450 756-0311 | www.museejoliette.org
Ouvert du mardi au dimanche, de 12 h à 17 h

Centre national des musées et monuments du Québec

The Canada Council for the Arts
Le Conseil des arts du Canada

JOLIETTE

CULTURE

CINÉMA

Festive réussite

DESPICABLE ME
(V.F.: DÉTESTABLE MOI)

Réalisation: Pierre Coffin, Chris Renaud. Scénario: Ken Daurio, Sergio Pablos. Avec les voix (version anglaise) de Steve Carell, Jason Segel, Kristen Wiig, Julie Andrews. Montage: Gregory Perler, Pam Ziegenhagen. Musique: Hans Zimmer. États-Unis, 2010, 95 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les réalisateurs Pierre Coffin et Chris Renaud ne se réclament pas de l'écrivain anglais Charles Dickens, mais devant *Despicable Me*, on pourrait croire qu'ils ont déterré un roman inconnu de tous et pour la première fois adapté au cinéma. Ce Dickens oublié aurait toutefois été revisité par Jules Verne, car, s'il contient une bonne part d'adultes tyranniques et manipulateurs, ainsi que trois orphelines que le monde entier voudra vite adopter, il recèle aussi une bonne dose d'éléments fantasmagoriques. Réussir à réduire la Lune à la grosseur d'une orange, voilà qui ne ressemble pas trop à l'auteur d'*Oliver Twist*.

Ce plaisir des références se savoure discrètement pendant toute la durée de ce film d'animation qui, côté éclat, n'arrive pas exactement à la cheville de ses rivaux estivaux, *Shrek* et *Toy Story*. Pourtant, au rayon de l'intelligence pétillante et des détails savoureux, *Despicable Me* n'a rien à leur envier. Car si l'on reconnaît la figure du vampire Nosferatu chez le machiavélique Gru (voix de Steve Carell, un choix judicieux) et que le récit semble se situer dans une ville semblable, parfois, à San Francisco, les excentricités ne manquent pas et feront la joie de tous.

Alfred Hitchcock avait d'ailleurs raison de croire qu'il faut prendre soin du vilain: meilleur alors sera le film! C'est

ce que réussissent les artisans de *Despicable Me* en offrant deux personnages odieux et mégalo-manes; l'un, surnommé Vector (voix de Jason Segel), possède une machine capable de tout réduire. Pas étonnant que Gru veuille mettre la main dessus, et il compte sur la candeur de trois orphelines réduites à vendre des biscuits pour pénétrer dans la forteresse de celui qui a réussi à chiper une pyramide en Égypte, rien de moins.

Dans son entreprise démoniaque, Gru est soutenu par une armée de petites bêtes aux contours indéfinissables, parlant un langage proche de celui des adolescents hyperactifs et légèrement analphabètes, véritable source de plaisir visuel et sonore. Et si les cinéastes ne dédaignent pas user des bonnes vieilles recettes qui ont fait le succès des longs métrages d'animation à l'ère du numérique (les références à la culture populaire, le soupçon de vulgarité et, bien sûr, quelques chansons accrocheuses qui ramènent de vieux souvenirs et font taper du pied, etc.), ils osent également offrir un univers à la fois familier et déroutant, teinté aussi de concepts psychanalytiques.

Car toute cette mécanique possède sa source, celle de parents tyranniques et négligents, ombres menaçantes sur les ambitions de Gru et Vector, ce qui donne lieu à quelques petits discours moralisateurs, vite noyés dans un récit hautement festif, d'un rythme sans failles et pimenté de blagues savoureuses. La suprématie de *Toy Story 3*, autant sur le plan technique que sur le plan créatif, n'est pas menacée en cette période de l'année, cruciale pour les grands studios, mais *Despicable Me*, une production fabriquée en partie par des concepteurs français, n'a pas à rougir de la comparaison.

Collaborateur du Devoir



SOURCE UNIVERSAL

Dans *Despicable Me*, Gru est soutenu par une armée de petites bêtes aux contours indéfinissables, parlant un langage proche de celui des adolescents hyperactifs.



SOURCE LES FILMS MOGHO-ARTÉMIS

Le jour où Dieu est parti en voyage est un récit de survivance confrontée à l'inhumanité et à la barbarie.

Rien ne s'efface...

LE JOUR OÙ DIEU EST PARTI EN VOYAGE

Scénario et réalisation: Philippe Van de Leeuw. Avec Ruth Nirere, Afazali Dewaele, Lola Tuyarts. Photo: Marc Koninckx. Montage: Andrée Davanture. Musique: Annonciata Kamaliza. France-Belgique, 2009, 100 min.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Entourés d'une végétation luxuriante, trois enfants s'ébrouent et s'amuse à l'instar d'un ruisseau. La rumeur d'une chute s'amplifie, grondante. Au bruit de son déversement furieux se mêlent bientôt des cris et des plaintes, proches. Nous sommes au Rwanda en 1994 et le massacre vient de commencer.

Dans la maison des Belges où elle travaillait jusque-là comme nourrice, Jacqueline, une Tutsie, s'est réfugiée au grenier. Chassés, ses patrons ont fui. Les jours passent et la propriété est d'abord squattée puis vidée de tout, du divan jusqu'à l'évier. Dès que l'occasion se présente, Jacqueline abandonne sa cachette et fuit dans la forêt. Elle a survécu, mais désire-t-elle encore vivre?

Directeur photo de formation, Philippe Van de Leeuw a entre autres collaboré avec Bruno Dumont sur *La Vie de Jésus* et avec Claire Simon sur *Les Bureaux de Dieu*. *Le jour où Dieu est parti en voyage* est son premier long métrage en tant que réalisateur. Une réussite, disons-le d'entrée de jeu.

Simple, sincère, ce récit de survivance confrontée à l'inhumanité et à la barbarie bouleverse. Les ellipses se succèdent; suite de vignettes tantôt calmes, tantôt agitées. Un montage sonore très évocateur parvient à aspirer le spectateur dans l'horreur: on entend l'indicible et les images naissent en soi, plus insoutenables que ce qui pourrait être montré. La réalisation oppose alors la frénésie

de la mise à sac de la maison à l'immobilité du visage pétrifié par la peur de Jacqueline (Ruth Nirere, une forte présence). Dommage que la suite ne soit pas aussi habilement l'intérêt. En effet, une certaine propension au surplacé narratif s'installe à demeure au bout d'une heu-

re. Toutefois, l'approche résolument dépouillée privilégiée par Van de Leeuw contribue à accentuer l'aspect vériste de la démarche. Il en résulte un film imparfait, mais prenant. Malgré l'époque et le lieu, on voit au départ se profiler le spectre de *The Diary of Anne Frank* puis, plus loin,

celui de *Sophie's Choice*, auxquels *Le jour où Dieu est parti en voyage* emprunte certains motifs. Jacqueline appartient à la même lignée de rescapés que le pire continue de guetter malgré une apparente sécurité.

Collaborateur du Devoir

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE Lanaudière

en collaboration avec ESPACE MUSIQUE 100.7™ LA PRESSE

DU 10 JUILLET AU 8 AOÛT 2010 À JOLIETTE
WWW.LANAUDIÈRE.ORG

DANSES DU MONDE CONCERT Desjardins
DIMANCHE 11 JUILLET / 14 H / Amphithéâtre de Joliette

SINFONIA DE LANAUDIÈRE
Stéphane LAFORÉST, direction
BATACLAN
Catherine PERRIN, clavier
Mathieu LUSSIER, basson
Denis PLANTE, bandonéon

Un programme consacré à la musique de danse, des plus belles valse de Strauss aux tangos de Piazzolla, des danses slaves et hongroises aux mélodies italiennes et au flamenco!

BILLETS : 31,00 \$, 26,50 \$, 22,00 \$, 18,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

COUPS DE CŒUR D'ALAIN LEFÈVRE CONCERT YAMAHA
VENDREDI 16 JUILLET / 20 H / Amphithéâtre de Joliette

Alain LEFÈVRE, piano
David LEFÈVRE, violon
QUATUOR ALCAN
Laura ANDRIANI, violon
Nathalie CAMUS, violon
Luc BEAUCHEMIN, alto
David ELLIS, violoncelle

Carte blanche à Alain Lefèvre qui nous fera partager ses plus récents coups de cœur, deux œuvres de musique de chambre d'André Mathieu qui n'ont jamais été encore entendues en public. En compagnie de son frère David et des membres du Quatuor Alcan, Alain interprétera également le magique Concert d'Ernest Chausson.

Programme: MATHIEU, CHAUSSON
BILLETS : 31,00 \$, 26,50 \$, 22,00 \$, 18,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

CHŒURS POUR LA LIBERTÉ CONCERT JOLIETTE
SAMEDI 17 JUILLET / 20 H / Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC
Yoav TALMI, direction
Yannick-Muriel NOAH, soprano
CHŒUR DE L'OSQ
David ROMPRÉ, chef de chœur

CHŒUR FERNAND-LINDSAY
Julien PROULX, chef de chœur

Grandes héroïnes et chœurs engagés chantent les glorieuses pages dédiées à la liberté de Bellini, Verdi, Sibelius et Jacques Hétu.

Programme: VERDI, BELLINI, SIBELIUS, HÉTU
BILLETS : 49,00 \$, 42,00 \$, 34,00 \$, 26,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

LE FESTIVAL ACCUEILLE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE PITTSBURGH – 2 CONCERTS
Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE PITTSBURGH
Manfred HONECK, direction

VENDREDI 23 JUILLET / 20 H
Valentina LISITSA, piano
Programme: BEETHOVEN

SAMEDI 24 JUILLET / 20 H
CONCERT DESSAU
Programme: WAGNER, R. STRAUSS, MAHLER

PRIX DES BILLETS POUR UN CONCERT : 57,50 \$, 52,50 \$, 40,00 \$, 31,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

PAAVO JÄRVI ET DIE DEUTSCHE KAMMERPHILHARMONIE BREMEN
Amphithéâtre de Joliette

DIE DEUTSCHE KAMMERPHILHARMONIE BREMEN
Paavo JÄRVI, direction

VENDREDI 30 JUILLET / 20 H
Programme: SCHUMANN

BILLETS : 40,00 \$, 35,50 \$, 31,00 \$, 22,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

SAMEDI 31 JUILLET / 20 H
Hilary HAHN, violon
Programme: BEETHOVEN, SCHUMANN

BILLETS : 49,00 \$, 42,00 \$, 34,00 \$, 26,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

DIMANCHE 1^{er} AOÛT / 14 H
Piotr ANDERSZEWSKI, piano
CONCERT Desjardins
Programme: MOZART, SCHUMANN
BILLETS : 40,00 \$, 35,50 \$, 31,00 \$, 22,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

PROGRAMME DE SAISON BILLETTERIE

Site Internet: www.lanaudiere.org
Courriel: festival@lanaudiere.org
Téléphone: 1 800 561-4343

1 800 561-4343 (jour)
1 866 842-2112 (soir)

Desjardins SAO JOLIETTE YAMAHA

The Gazette montrealgazette.com Québec bonjourquebec.com Canada JOLIETTE



Roland POULIN

Continuum (à la mémoire de Pierre Perrault). Sculpture en acier corten. Parc de la Promenade-Bellerive (coin Taillon et Bellerive), arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve. rolandpoulin@videotron.ca

Collection Ville de Montréal. Photo: Michel DUBREUIL

CINÉMA



Dans *Piché - Entre ciel et terre*, Michel Côté joue le commandant Robert Piché, un homme en peine et en proie à ses démons.

Entre gloire et anonymat, un héros bien québécois

PICHÉ - ENTRE CIEL ET TERRE

Réalisation: Sylvain Archambault. Scénario: Ian Lauzon. Avec Michel Côté, Maxime LeFlaguais, Sophie Prigent, Vincent Leclerc. Image: Ronald Plante. Montage: Yvann Thibaut. Musique: Michel Corriveau. Québec, 2010, 107 min.

ANDRÉ LAVOIE

Si la vie du pilote Robert Piché pouvait se comparer à un vol transatlantique, celui-ci serait loin d'être ennuyeux: les secousses sont parfois très fortes et les atterrissages en douceur, très peu pour lui. *Bad boy* de l'aviation civile ou de brousse, *party animal* lors d'escales bien arrosées, rien ne le destinait aux artifices de la gloire instantanée, résultat de manœuvres spectaculaires exécutées le 24 août 2001 pour poser un Airbus A330. À son bord, 306 personnes ne se doutaient pas qu'un des deux moteurs se vidait de son essence et que,

pendant de trop longues minutes, leurs vacances allaient se transformer en cauchemar, avant de se conclure, sans trop de mal, aux Açores, au large du Portugal.

Cet exploit allait forger l'image d'un héros bien québécois: d'allure solide, mais au tempérament inquiet, taciturne, et d'une modestie qui n'a rien à envier à celle d'un Maurice Richard. L'un comptait des buts et l'autre pilote des avions... Les deux ont aussi droit à leur hommage cinématographique et, dans le cas de *Piché - Entre ciel et terre*, Sylvain Archambault (*Pour toujours les Canadiens*) est aux commandes après le désistement d'Erik Canuel. Au cinéma comme en plein ciel, les turbulences, on n'y échappe pas.

Celles-ci affectent-elles la nature de cette production se voulant tout à la fois l'illustration d'une descente aux enfers et la fabrication d'une idole populaire? À voir la virtuosité technique déployée par Archam-

bault pour recréer l'atterrissage spectaculaire (habilement positionné à la fin du récit et la pièce de résistance du film), la tentation hollywoodienne semblait bien présente. À la hauteur des ambitions québécoises, cette biographie, somme toute luxueuse, se cantonne surtout dans la sphère privée, celle d'un homme multipliant les conquêtes sentimentales, les unions ratées et les excès en tous genres, ce qui le conduira en prison, et plus tard en cure de désintoxication.

On découvre moins ici un *action hero* qu'un homme en peine et en proie à ses démons, incarné ici par Michel Côté, qui possède la stature et le charisme nécessaires pour devenir à l'écran le commandant Piché. Et celui-ci se dédouble, de manière tout aussi convaincante, en la personne de Maxime LeFlaguais, le Piché des jeunes années, celui qui allait se faire livreur de drogues jusqu'en Jamaïque et aboutir dans une prison américaine, où il allait laisser une partie de son âme et de son insouciance.

Ces fragments d'une exis-

tence tourmentée et tumultueuse sont ponctués de scènes de la vie familiale du Piché devenu héros, certainement la portion la plus faible de ce portrait quelque peu moralisateur (entre autres sur les méchants médias intrusifs). Et disons-le, il est aussi plombé par le jeu crispé et maladroit des jeunes interprètes et le personnage mal défini de l'épouse de Piché (Sophie Prigent affublée d'un accent supposément français mais franchement indéfinissable).

Alors que la sérieuse débâcle de *Pour toujours les Canadiens* laissait présager le pire, Sylvain Archambault est efficace ici un parcours qui n'est pas sans fautes, mais qui révèle son sens du spectaculaire. Bien loin derrière les grands films de catastrophes aériennes, *Piché - Entre ciel et terre* maintient toutefois le cap, celui de la fabrication d'un héros typiquement québécois. Avec les compromis, les clichés et les paradoxes que cela comporte.

Collaborateur du Devoir

Fantasia tous azimuts

La 14^e édition de Fantasia s'ouvrait jeudi soir avec la première de *The Sorcerer's Apprentice*, une superproduction de Disney inspirée d'un des segments du classique animé... *Fantasia*.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Nous reviendrons sur le film de Jon Turteltaub lors de sa sortie en salle la semaine prochaine. Pour l'heure, voici un aperçu des activités spéciales et des projections-événements offertes par le festival à l'intention des cinéphiles.

Créations d'ici

À la lumière des problèmes de financement rencontrés par nombre de cinéastes, il fait bon constater que la volonté de créer se porte bien, en témoignage la programmation exceptionnellement touffue du volet «Le fantastique week-end du court métrage québécois», une tradition qui s'est vu adjoindre cette année trois sections supplémentaires tant les propositions de qualité ont afflué en grand nombre. Au fil d'arrivée, c'est plus de 130 courts métrages qui seront présentés à l'Impérial pendant toute la durée de Fantasia. Effervescence PQ.

Très couru, ce volet québécois du festival accueillera quatre groupes de panélistes. Le lundi 19 juillet à 18h, Patrick Boivin, Carnior et Eddie 69, du défunt collectif Phylactère Cola, discuteront des avantages de la production de films pour Internet. Le lendemain, toujours à 18h à l'Impérial, quatre spécialistes des effets spéciaux d'ici viendront parler du métier. Le 21, même heure même poste, les scénaristes Ian Lauzon, Simon-Olivier Fecteau et Patrick Senécal partageront le fruit de leurs expériences conjuguées avec le public. Enfin, le 22, la productrice Nicole Robert et le réalisateur Éric Tessier démystifieront la production d'un premier long métrage.

Classiques au menu

Le 19 juillet à 22h, le théâtre du Hall Concordia accueillera le légendaire cinéaste Ken Russell, qui viendra recevoir, une semaine après avoir soufflé ses 83 bougies, un prix honorifique célébrant l'ensemble de son œuvre. Une rare projection du remarquable *The Devils* suivra. Moins connu mais vivement recommandé, *The Housemaid*, du Coréen Kim Ki-young, jouira de deux projections (22 et 24 juillet à 21h50 puis 17h10; théâtre J. A. De Séve). Rappelons que ce film de 1960, un chouchou de Martin Scorsese, vient de faire l'objet d'un *remake* présenté à Cannes. Cette œuvre au charme vénéux relate la liaison tordeuse qui se noue entre un homme marié et la bonne énigmatique qu'il vient d'embaucher.

Cette édition-ci offre en outre l'occasion de revisiter deux chefs-d'œuvre. Le jeudi

22 juillet à 21h30, au théâtre Rialto, aura lieu une projection bien particulière du toujours fascinant *Le Sang du poète*, de Jean Cocteau. En effet, le musicien-culte Steven Severin (Siouxsie and the Banshees) interprétera en direct une partition spécialement composée pour le film. Rappelons enfin que Fantasia se clôturera en beauté avec la version intégrale et restaurée de *Metropolis*, de Fritz Lang, présentée lors d'une soirée de gala à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. Le compositeur et chef d'orchestre Gabriel Thibodeau, de la Cinémathèque québécoise, dirigera pour l'occasion treize musiciens.

À ne pas manquer

Le diptyque *Mesrine - L'instinct de mort* et *Mesrine - L'ennemi public n° 1* sera présenté d'une traite. Cette biographie violente, visuellement stimulante et très bien interprétée (notamment par Roy Dupuis), a valu à Jean-François Richet le César de la mise en scène et à Vincent Cassel celui du meilleur acteur (28 juillet dès 18h30, Hall Concordia).

La Meute, du Belge Franck Richard, donne la vedette à Yolande Moreau (*Séraphine, Louise-Michel*), qui ajoute une autre composition unique à sa galerie de personnages originaux. Elle est ici l'inquiétante tenancière d'une halte routière qu'il vaut mieux éviter (20 juillet, 19h50, Hall Concordia; 21 juillet, 14h45, théâtre J. A. De Séve).

Film hongrois déployant une imagination foisonnante, *I* plaira aux amateurs de Giliam et de Jeunet. Après qu'un ouvrage mystérieux intitulé *I* eut fait son apparition sur tous les rayons d'une librairie spécialisée en ouvrages rares, les autorités tentent de décoder son contenu, un flot de statistiques (20 et 22 juillet 22h, 17h30, théâtre J. A. De Séve).

Air Doll, du Japonais Hirokazu Kore-eda, relate l'exaltation retenue puis le désenchantement cuisant d'une poupée gonflable devenue jeune femme. Jamais scabreux malgré ce que pourrait laisser présager pareille prémisse, la plus récente offrande de l'auteur du magnifique *Still Walking* se révèle un conte métaphorique prenant où la fantaisie côtoie la tristesse (15 et 18 juillet, 22h, 14h45, théâtre J. A. De Séve).

Fantasia recouvre Montréal d'une chape d'étrangeté déjantée jusqu'au 28 juillet. Horaire et information complète sur le site du festival: www.fantasiafestival.com/2010/fr/.

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL DE CANNES 2009
PRIX EXCEPTIONNEL DU JURY

★★★★★
« UN DÉLICE CINÉMATOGRAPHIQUE ! »
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

★★★★★
« EXCEPTIONNEL ! INCLASSABLE ET JOUISSIF »
MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

★★★★★
« DU TRÈS GRAND CINÉMA ! »
L'HUMANITÉ

LES HERBES FOLLES

Réalisation ALAIN RESNAIS

SABINE AZÉMA ANDRÉ DUSSOLLIER ANNE CONSIGNY EMMANUELLE DEVOS MATHEU AMALRIC MICHEL VUILLERMOZ EDOUARD BAËR

WWW.LESHERBESFOLLES-LEFILM.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

QUARTIER LATIN | CINÉMA Scabrous | MAISON DU CINÉMA | SHERBROOKE | VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS | CINÉMAS AVEC LE FORUM 22

« UN UNIVERS VISUEL TRÈS ORIGINAL, GRAND PUBLIC ET POÉTIQUE À LA FOIS ! »
TÉLÉ 7 JOURS

UN FILM DE JACO VAN DORMAEL

MR. NOBODY

JARED LETO SARAH POLLEY DIANE KRUGER

WWW.MRNOBODY.CA

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 16 JUILLET!

4 NOMINATIONS AUX CÉSAR 2010

JUSQU'ICI C'ÉTAIT UN HOMME DE POUVOIR

« Un très bon film! Sombre et fascinant, Yvan Attal a un charisme et un talent colossal. »
Rebecca Makonnen, RADIO-CANADA

YVAN ATTAL ANNE CONSIGNY

RAPT

UN FILM DE LUCAS BELVAUX

À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

GAGNANT AUX OSCARS MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★
THE GAZETTE

DANS SES YEUX

THE SECRET IN THEIR EYES

UN FILM DE JUAN JOSÉ CAMPANELLA

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

11e SEMAINE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

« Un suspense digne des meilleurs films américains du genre. Piché ne devrait avoir aucun mal à s'imposer comme le blockbuster québécois de l'été! »
Normand Provencher, Le Soleil

«... Atterrissage réussi. Présence exceptionnelle de Michel Côté... Ce film vaut le détour. L'émotion est définitivement au rendez-vous. »
Michèle Couët-Lord, Le Journal de Montréal

« Le grand succès de l'été. Vraiment très émouvant, très poignant! »
Jean-Philippe Dion, Salut Bonjour! TVA

«... de la tension du début à la fin. C'est un film réussi, efficace, très bien filmé, extrêmement bien joué. »
Stéphane Leclerc, C'est bien meilleur le matin, Première Chaine

« Un véritable carrousel d'émotions! »
Claude Deslèves, Le Téléjournal, R.C.

MICHEL CÔTÉ
MAXIME LEFLAGUAI
SOPHIE PRIGENT
NORMAND D'AMOUR

UN ŒUVRE DE IAN LAUZON UN FILM DE SYLVAIN ARCHAMBAULT UNE PRODUCTION DE ANDRÉ DUPUY

PICHÉ

ENTRE CIEL ET TERRE

WWW.PICHE-LEFILM.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CONSULTEZ L'HORAIRE CINÉMA



Faye Dunaway dans *Valentino*, de Ken Russell.

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet

IN THE MOOD FOR LOVE (STA)

A CLOCKWORK ORANGE

BARAKA • ESTOMAGO (STF)

LES AMOURS IMAGINAIRES

FRANÇOIS TRUFFAUT X12

Métro Place des arts | CINÉMA DU PARC | 3675 Du Parc | 514-281-1900 | STATIONNEMENT 3 HEURES-25

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

LIVRES

Choc amoureux, choc culturel



PATRICK SANFAÇON

Une image de la Crise d'Oka, il y a vingt ans

Debout après la folie

«Nous nous étions quittés sur les lieux d'une ancienne rencontre Vêtus d'une odeur de chicane»
— Jean Sioui

«C e ne sont plus nos femmes / qui chantent le printemps / ce ne sont plus nos champs / qui sondent le temps», se lamente Louis-Karl Picard-Sioui dans la dernière livraison de la revue *Exit*. Il aurait dû voir, samedi soir passé au camping de Mashteuatsh, une Kathia Rock complètement électrisée faire manger dans sa main un public plutôt bon enfant de buveurs de bière et de bouffeurs de biftecks sur le grill, aventuré hors de ses caravanes. Une danse du poteau sans poteau, danse du pylône du Nord, haute tension. Et peut-être bien qu'une Kathia Rock ne fait pas le printemps, mais peut-être que si, et qu'avec ce si-là on pourrait mettre le Québec dans une bouteille de Cubéc des Braves et envisager de recycler la marque nationale.

Il y a vingt ans, un caporal blanc tombait, fauché sous la pinède. Au solstice précédent, comme nous le rappelait en ces pages, la semaine dernière, monsieur Gil Rémillard, les autochtones de tout le Canada avaient accusé le Québec, lequel, isolé, poursuivait ses propres visées constitutionnelles, de les avoir laissés tomber, comme si les provinces de l'Ouest n'avaient pas, de leur côté, fait bloc contre le principe de l'autonomie amérindienne. En 1981, dix premiers ministres qui s'entendaient sur le dos du onzième, c'était correct. Cinq ans plus tard, alors que le seul accord de sept provinces représentant 51 % de la population canadienne était requis, voilà que tout à coup on ne pouvait plus se passer des fous mangeurs de soupe aux pois! Il fallait un coupable devant l'histoire et il était tout trouvé, ce serait nous, coup de poignard dans le dos de nos frères, comme un point d'orgue à la Nuit des longs couteaux. L'imbécillité du maire d'Oka et la subtilité pachydermique de l'escouade tactique de la Sûreté du Québec feraient le reste.

Vingt ans plus tard, bien de l'eau a passé sous les ponts et les ponts eux-mêmes ont pratiquement cessé d'exister. À une certaine hauteur, quelque part entre les officines politiques et le ronron télévisé, c'est le vide intégral. Et ce sont ces ponts que, modestement, une revue de poésie et son dossier spécial intitulé *Dialogue* proposent de commencer à rebâtir, en jetant, entre le rêve et les communautés réelles, des passerelles tissées d'images patientes et de mots fragiles, comme autant d'arcs-en-ciel au milieu d'une embellie: «Marchons ensemble / Le cœur en émeute / Saumon de tumultes / Au noble portage / Printemps des songes / Parfum d'émeraude et omniscients bourgeois / Chants d'eaux délicates / Échos d'enchantements aux entrailles du deuil / Le sang versé unit la rivière à ses sources» (Pierrot Ross-Tremblay).

Il passe parfois chez ce Ross-Tremblay un souffle comme mironien: «A la lumière de l'air d'épinettes / Aux contrées escarpées / La forêt sincère / Convie notre songe et nos pas.» Mais tout est beau et à méditer ou découvrir dans ce dossier, de la superbe maquette de la couverture à l'éclairante présentation de Jean-François Létourneau, avec ses appels à étendre «notre

conscience à l'immensité du territoire» et à «renouer avec la puissance d'un rêve commun», aux fulgurances panaméricaines d'un Yves Sioui Durand, en passant par les vérités simples, élémentaires et cosmiques de Rita Mestokosho: «Et le jour couche avec la nuit.» Sioui Durand: «L'hélicoptère déchirera nos âmes / la pelle mécanique s'attaquera / au granit de notre mémoire / et il n'y aura alors qu'un beau tapis de concassé / devant nos porches à la lisière des arbres / Il fera alors très très très clair / dans les bungalows de l'habitude.»

Dans la magnifique incantation qu'il a couchée sur le papier au bord de la rivière Romaine, future harnachée et bétonnée des petits castors bricoleurs de notre symbolique nationale, la voix de Sioui Durand porte avec une grande force qui, au-delà de son écriture théâtrale, révèle un vibrant poète, pris du «vertige d'être encore là»: «Hors des réserves / Qui demain seront les nouvelles banlieues / D'un monde devenu définitif.»

«Les poètes réunis dans ces pages nous le rappellent, annoncent J. F. Létourneau: nous appartenons à une terre. L'image est simple. Et pourtant, tout semble nous en éloigner.» Bien vrai. Quand donc avez-vous vu pour la dernière fois quelqu'un se planter le nez dans la corolle d'une fleur sauvage, ou même domestique, et humer la vie jusque dans son tréfonds? C'est la peur (de la guêpe, de la bête impure, jusqu'à l'écrasement définitif du microbe par la technologie) qui partout triomphe. Et pour tout le reste, il y a Mاستercard, évidemment. Plusieurs de ces poèmes sont comme autant de sentiers tracés vers la tendre intimité du monde. Ils ne sont que pistes à suivre entre les repères de la tradition et l'invention d'un langage à partager, invitation grande ouverte (on pense à ceux de Joséphine Bacon), éternel recommencement de la parole sous nos yeux. Johanne Laframboise: «Après un long sommeil, je me retrouve à l'orée des syllabes.»

Oui, ce monde naturel avec ses délicats ouvrages-rouages férocement niés à coups de solutions techniques, il est tout doucement interconnecté et enraciné dans les millénaires, un chant en monte, que notre civilisation aux insouciantes conquêtes refoule toujours plus loin, vers le fond du bruit.

Le dossier se termine sur un texte qui, coécrit par Létourneau et Ross-Tremblay à l'enseigne du dialogue, possède les accents d'un brillant manifeste. «Laissons la parole habiter l'homme et tentons un mouvement vers la part oubliée de nos mémoires afin d'agrandir notre conscience du monde et de ce que nous appelons la vie.» Oui. Fondé sur une «capacité intégrale d'indignation et de générosité», c'est un pari poétique que font, au-delà de leurs solitudes, ces deux-là: «réinvestir notre histoire commune, par la poésie, l'art, la culture, et ce, dans le but de re-sacraliser le territoire, les communautés, l'humain.» À lire au plus vite, pour célébrer intelligemment: Oka a vingt ans et toutes ses dents.

EXIT

Revue de poésie, n° 59
Dialogue: la poésie amérindienne
Dossier préparé par Jean-François Létourneau
Éditions gaz moutarde
Montréal, 2010, pp 51-106

Il est Québécois, étudie en histoire dans une université américaine, s'amène en Turquie pour parfaire ses recherches sur le Moyen-Orient. Et tombe follement amoureux d'une universitaire turque.

Azadé. C'est le nom de la jeune femme en question. *Azadé*: c'est le titre de ce roman, le premier que signe Louis-Nicolas Trépanier. Un Québécois de 33 ans qui a vécu en Turquie, enseigne l'histoire à l'Université du Mississippi.

Dépayement garanti. D'Ankara à Istanbul, on arpente les rues, on découvre au quotidien les coutumes du pays. On entend les appels à la prière, on fréquente les bibliothèques poussiéreuses, les bars louches, on voit de jeunes paumés inhaler du solvant à peinture. Et on ne peut que constater le fossé éfarant entre les pauvres et les riches.

Tout passe par le regard de Félix, ce Québécois expatrié qui tente de comprendre une culture à mille lieues de la sienne, dans un pays où on ignore l'existence du bacon, de Rock et Belles Oreilles. Quand ce n'est pas l'existence même du Québec.

Tout passe par ses yeux, par sa plume à lui. Ça ressemble à un

journal de bord, un portrait sociologique de la Turquie aujourd'hui, et parfois un peu trop à une chronique touristique. Certains détails prennent beaucoup de place. L'aspect descriptif, mais aussi analytique, semble l'emporter, au tournant.

On en vient à se demander si on est vraiment dans un roman. Mais il y a de l'humour, du raffinement. Il y a l'histoire d'amour entre Félix et Azadé, surtout, qui nous tient en haleine, nous séduit, nous intrigue.

Le coup de foudre a été instantané pour lui, dès qu'il a aperçu cette beauté aux yeux verts, cette déesse au parfum de poire, par ailleurs professeure d'économie, lors d'un congrès universitaire. Mais pour elle, qu'en est-il? On ne sait pas, on n'est pas dans sa tête. Félix non plus.

Ce sera comme ça tout du long. Il ne saura jamais vraiment sur quel pied danser. Viendra-t-elle le rejoindre comme promis à Istanbul? Pourquoi refuse-t-elle de le présenter à ses confrères universitaires?

Pourquoi instaure-t-elle une barrière entre sa vie avec lui et sa vie publique? Pourquoi demeure-t-elle prisonnière en public du conservatisme de sa culture

alors qu'elle apparaît tellement libre quand elle est seule avec lui derrière des portes closes?

Azadé reste pour Félix un mystère. Pour nous aussi. Jusqu'à la fin. C'est pourtant pour elle, par amour pour elle, qu'il a prolongé son séjour en Turquie, malgré le manque d'argent.

Pour elle, il renonce à tout. À ses racines, à son identité, à son indépendance financière. Il renonce même à manifester sa jalousie quand l'ex d'Azadé, ce «riche fumier», se montre trop entreprenant.

Qui prend femme prend pays? Les rôles sont inversés. «J'imagine que l'égalité des sexes est atteinte quand les hommes sont, eux aussi, obligés de tolérer l'intolérable pour cause de dépendance économique», constate Félix, pour le moins troublé.

Le pauvre petit Québécois égaré à des comportements qui n'ont rien à voir avec la «grande charte de la masculinité turque». Non seulement il dédaigne les films pornos, se laisse aller à pleurer en public, mais il n'est même pas foutu de se défendre quand on l'attaque au couteau dans la rue.

Décidément, Félix ne fait pas le poids, il le sait bien, au fond: «Chose certaine, le fait de grandir au Québec ne m'a pas appris à me battre. Chose toute aussi certaine, la posture de soumission est, bien plus qu'une hygiène douteuse ou un mauvais goût vestimentaire, le moyen le plus sûr de s'attirer le mépris d'une femme turque.»

La sœur de Félix, établie à

Québec, de même qu'une amie photographe de Montréal, avec qui il demeure en contact par courriels, l'avaient pourtant prévenu, chacune de leur côté: le fossé culturel n'est pas rien, les racines comptent, l'amour ne peut venir à bout de tout.

Et puis, et puis, comme l'indique la sœur de Félix, il n'y a pas que la différence de cultures qui interfère dans nos relations avec les autres, qui crée des désaccords chargés de non-dits.

Autrement dit, l'incommunicabilité fait partie des rapports humains: «On s'y fait, on finit par comprendre que personne ne nous comprendra jamais parfaitement, qu'on peut parler de certaines choses avec certains et d'autres choses avec d'autres.»

Félix finira-t-il par se faire une raison? Réussira-t-il à appliquer à sa propre histoire, son histoire d'amour avec Azadé, le principe qui guide son approche d'historien: «Toute connaissance directe du passé, tout arbitrage de notre jugement sont impossibles; nous ne saurons jamais avec certitude dans quelle mesure l'image que nous avons de l'histoire est juste ou non.»

Astucieux. Élegant. Intelligent. Très bon premier roman. Un auteur qu'on voudra suivre assurément, Louis-Nicolas Trépanier.

Là-dessus, bon été et au plaisir de vous retrouver à la rentrée...

AZADÉ

Louis-Nicolas Trépanier
Marchand de feuilles
Montréal, 2010, 176 pages

POÉSIE

Deux veilleurs: Jean Charlebois et Jacques Rancourt

Deux livres consacrés à ceux qui croient à la dignité de la vie

HUGUES CORRIVEAU

À celles et ceux que la passion amoureuse intéresse, *S'ininterrompre tout à coup au beau milieu d'une phrase* est dédié. À celles et ceux que le sort de l'humanité mortelle préoccupe, ce recueil de Charlebois est destiné (voir *A.F.P.*). Consacré aussi est-il à celles et ceux qui croient que la dignité de la vie s'avère irremplaçable (voir *Euthanasier...*). On n'est jamais loin ici d'une méditation attentive au moindre soubresaut de l'âme, chez ce poète dont l'œuvre est tout entière vouée à la louange de la femme aimée, à son ultime présence vivante.

«Pour avoir de l'adhérence sur la terre», le poète ne peut se passer d'elle qui, à chaque regard, rend l'univers un peu plus habitable.

À cause d'elle, il peut affirmer: «je continue de croire / qu'un jour nous pourrions vivre sans chercher le monde». Ce livre beau, empreint d'une parole en quête d'une harmonie indéfinissable, faillible mais urgente, trace des lignes d'ancrage dans la mortelle incertitude de vivre, «dans la belle paix du cœur entier».

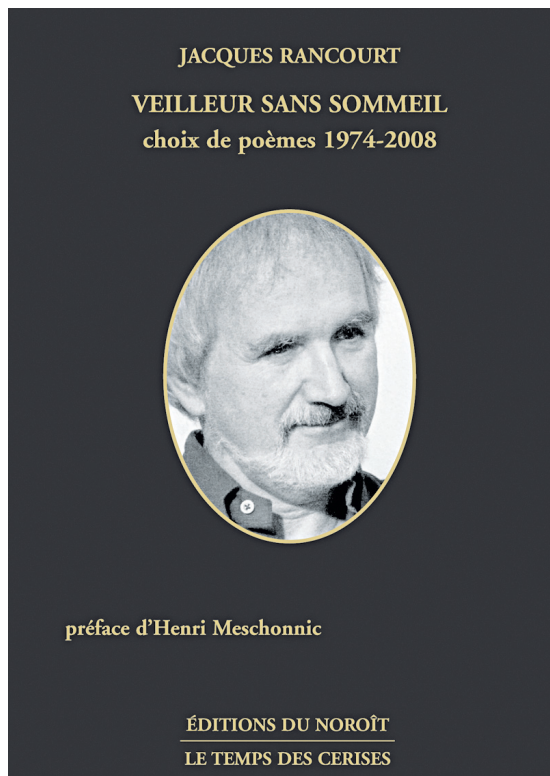
Même si «être heureux est injuste», n'empêche que cette tension qui nous propulse vers cette aspiration improbable s'impose chez Charlebois sans jamais se démentir. Livre d'empathie aussi, pensons à *Lui il est «mouru»...*, texte dans lequel l'auteur s'insurge contre la violence subie par les enfants, ou à *Jamais défigurée*, qui se révolte contre les éventuelles affres de la maladie que pourrait subir son amoureuse. N'affirme-t-il pas: «j'insiste, si tu mourais, je mourrais de ne pas mourir avec toi»? L'auteur promet alors de tout faire pour empêcher quelque souffrance dégénérative chez celle dont la «beauté ne fait jamais de bruit quand elle parle». Comment faire autrement quand on est vaincu, comme il en témoigne, que «tout sera nous»? Superbe recueil aux élans reverdiens, élans passionnels que les mots portent avec intensité.

Jeux de mots et mots d'amour

Comme le dit Henri Meschonnic dans sa (très mauvaise!) préface «Un livre-œuvre» à *Veilleur sans sommeil*: «Jacques Rancourt est un promeneur des mots, un marcheur chez lui, partout, pas avare de conseils.» En effet, l'auteur tend ses poèmes entre un humour souvent primaire et un regard attentif aux moindres émois de la nature dont il témoigne de la plus ouverte manière. Là, comme chez Charlebois, la femme prend une place primordiale, et c'est souvent pour elle que les textes vivent: «je te fais parfois l'amour comme un café sans sucre / et je ne suis pas drôle // nous boirons ensuite un grand coup de lait ou de thé / et repartirons vivre».

Cette rétrospective, préparée par le poète lui-même, nous permet de reprendre contact avec une œuvre commencée déjà depuis 1974; et c'est souvent un bonheur de lecture qui nous attend à travers cette avancée qui a des allures

très contemporaines. Comme il est de mise dans nombre de recueils actuels, les choses les plus



concrètes, les plus anodines même, donnent lieu à l'image, s'imposent comme creuset d'une «réflexion» qu'on pourrait dire métaphorique, relançant le banal jusqu'au plus intense frémissement sensible. Par exemple, dans *Un long voyage* (1980), ce très beau poème: «Il vaudra mieux ne pas coudre mes paupières / l'un après l'autre mes yeux se détacheront / ils entreprendront avec le sperme un long voyage de femmes et de poissons.» Ce dernier texte trouverait peut-être écho, vingt-cinq ans plus tard, dans cette *Descente de bain* (2005): «Le lac ressemblera à la mer / la même eau ronde sous la même lune // il y aura du ciel à l'infini / et des descentes de bain // de quoi rallier les poissons et les hommes.»

Depuis les origines de sa poésie, donc, Rancourt cherche à concilier, à partir d'un regard posé sur la vie la plus simple, l'image la plus incongrue comme la plus quotidienne à la part d'étonnement qu'elle confère à toute poésie véritablement incarnée.

Collaborateur du Devoir

S'ININTERROMPRE TOUT À COUP AU BEAU MILIEU D'UNE PHRASE

Jean Charlebois
Avec six tableaux de Françoise Ségard
Les Heures bleues
Montréal, 2010, 110 pages

VEILLEUR SANS SOMMEIL

Choix de poèmes
1974-2008
Jacques Rancourt
Le Noroît/Le Temps des cerises, coll. «Ovale»
Montréal/Pantlin, 2010, 208 pages

EN BREF

Journaux intimes de petites bêtes en tous genres

Que ceux qui ont adoré *Ma vie de ver de terre*, publié aux éditions Scholastic, se réjouissent. Ce petit livre a désormais de petits frères, nommément *Ma vie de mouche* et *Ma vie d'araignée*. Destinés aux enfants de trois à huit ans, ces petits livres mettent en scène les journaux intimes d'un ver de terre, d'une mouche et d'une araignée et nous renseignent sur certaines de leurs caractéristiques. Même les parents y apprendront une foule de choses sur ces petites bêtes: que les vers de terre mangent des feuilles pourries, par exemple, que les araignées se laissent parfois porter par le vent, ou pourquoi les mouches ne seront jamais de superhéroïnes. Les textes originaux sont de Doreen Cronin, les illustrations sont de Harry Bliss, et l'adaptation en français est de Marie-Josée Brière. — *Le Devoir*

Blanche-Neige, la lecture avant la lecture

La lecture commence bien avant la lecture. Tous les petits enfants d'âge préscolaire le savent. Et c'est ce qui fait la grande beauté du livre de Jane Ray, *Blanche-Neige, un conte en trois dimensions*, publié chez Gründ. À l'aide de planches superposées présentant le château de Blanche-Neige, puis sa cabane dans les bois où elle vit avec les nains, et enfin sa résurrection dans les bras du prince, même les plus jeunes s'amuseront à suivre ce conte traditionnel. — *Le Devoir*

Les Trois Sœurs du Trident à Moscou

Du 14 au 16 juillet, le Théâtre du Trident présentera *Les Trois Sœurs* d'Anton Tchekhov, dans la mise en scène de Wajdi Mouawad, au théâtre Pouchkine de Moscou dans le cadre du prestigieux Festival international de théâtre Tchekhov. Le Festival a débuté le 26 mai dernier et se poursuit jusqu'au 30 juillet. Cette 9^e édition souligne le 150^e anniversaire de la naissance d'Anton Tchekhov. Outre la Russie, plusieurs pays y présentent leur vision d'une œuvre de ce grand dramaturge: l'Allemagne, la France, la Suède, le Japon, le Chili, l'Espagne, la Suisse et l'Argentine. *Les Trois Sœurs*, du Théâtre du Trident, est la seule production canadienne à être présentée cette année. — *Le Devoir*

LIVRES

Se réaliser dans le virtuel



LOUIS CORNELLIER

Je ne comprends pas les amateurs de jeux vidéo. Passer des heures à combattre des monstres virtuels en pitonnant me semble une activité parfaitement insignifiante. Quand je questionne ceux de mes étudiants du collégial qui se passionnent pour ces jeux au sujet de leurs motivations, ils me répondent banalement que c'est un bon divertissement ou encore, quand ils veulent vraiment ébranler le vieux prof en moi, que ces jeux sont artistiques. Pas très convaincant.

Ces jeux, pourtant, fascinent, et pas seulement des ados. World of Warcraft (WoW), l'un des plus populaires d'entre eux (10 millions de joueurs en 2008, dont le romancier Michel Folco), appartient à la catégorie des «jeux en ligne massivement multijoueurs». Il propose un univers inspiré par celui de J. R. R. Tolkien, auteur du *Seigneur des anneaux*, c'est-à-dire une sorte de Moyen Âge fantastique, «menacé par des forces occultes», dans lequel les joueurs, par l'entremise de leurs avatars (personnages virtuels), évoluent et interviennent. Agés, en moyenne, de 28,3 ans, 84 % des joueurs sont des hommes et 16 %, des femmes, et ils consacrent, toujours en moyenne, 18 heures par semaine (mais parfois 40) à ce monde virtuel. Pourquoi, peut-on se demander,

alors qu'il y a tant à faire dans le monde réel?

Sociologue et historien de l'art, Maxime Coulombe, qui est professeur d'arts actuels à l'Université Laval, propose une réponse dans *Le monde sans fin des jeux vidéo*. Ces jeux, suggère-t-il, «s'offrent comme une façon d'apaiser, pour le sujet, les symptômes de notre (post)modernité». Ils offrent à ceux qui s'y immergent «ce que la culture contemporaine peine à proposer: ils sont en quelque sorte des solutions palliatives». A quoi, au juste? A «la fatigue d'être soi», pour reprendre la formule d'Ehrenberg, engendrée par une époque de flottements identitaires dans laquelle la liberté de choix s'accompagne paradoxalement d'une exigence de réussite.

Le jeune spécialiste se présente comme «un enfant des jeux vidéo» et affirme que toutes les étapes de sa vie «ont été marquées par les jeux vidéo». Il avoue même avoir dû apprendre à se «protéger de ces distractions» afin d'employer son «énergie à jouer à d'autres jeux, ceux du langage, ceux de l'université». Sa connaissance du dossier est donc à la fois pratique et théorique.

Le sociologue Roger Caillois, en 1958, a proposé une distinction entre littérature féerique et littérature fantastique. La première crée un autre monde, cohérent, mais régi par des règles différentes de notre monde, et dans lequel la magie et la fin heureuse sont à l'honneur. La seconde «ensorcelle celui dans lequel nous prenons place». WoW, en ce sens, relève plutôt de la féerique, mais sollicite directement la participation du joueur en l'invitant à devenir un personnage de son «univers persistant et partagé». Même quand le joueur quitte son écran, en effet, le jeu ne cesse pas et «l'univers poursuit sa lente marche sans qu'aucun ne puisse la suspendre».

Le féérique, expliquait Caillois, naît d'une culture où l'homme est dominé par une nature qu'il rêve de dépasser. Le fantastique, qui lui succède, est plutôt le fruit «d'un univers dominé par la rigueur scientifique», dans lequel ce qui reste inexplicable suscite la crainte. Coulombe avance que les deux sources sont présentes dans la culture contemporaine. De nouveaux pouvoirs — le culte de l'économie, de la productivité, de la réussite — nous asservissent, nous incitant ainsi à la fuite. La postmodernité rejette la contrainte extérieure pour mieux l'intérioriser. La liberté qu'elle propose n'est qu'apparente puisque «le sujet s'impose lui-même, dans le silence de sa conscience, ses propres contraintes, il se choisit donc un autre juge, le plus sévère: lui-même».

La vie est trop dure, disait Freud, et c'est pourquoi nous avons besoin de l'art et de la culture comme «satisfactions substitutives». L'immersion dans la féerie du jeu, dans une logique semblable, permettrait au joueur de faire cesser le soliloque en lui. Les jeux en ligne, précise Coulombe, «ne visent pas à donner sens aux angoisses de la réalité en proposant une nouvelle transcendance, mais à les fuir», tout en permettant, par les réussites qu'ils rendent possibles, la construction d'une «sorte d'idéal du moi».

L'humain a besoin de reconnaissance et, pour cela, d'une identité. Or l'époque contemporaine se caractérise par «l'effondrement des rôles traditionnels et des postures identitaires déterminées», ce qui rend difficile la reconnaissance. Le sujet jouit d'une liberté identitaire, mais cette dernière le force à se définir lui-même. Or, demande Coulombe, «qui peut avoir la certitude de ce qui l'anime»? L'essayiste rappelle la thèse d'Erikson selon laquelle l'adolescent a besoin d'un moratoire,

d'un «moment où l'identité peut s'expérimenter autrement sans avoir à en subir les conséquences». Comme notre culture ne permet plus vraiment cette expérience, les jeux en ligne, avec le principe de l'avatar, offriraient un espace pour cette «maïeutique identitaire», grâce à leurs structures claires qui permettent la réussite et, par conséquent, la reconnaissance, dans un contexte de socialisation «en mode mineur [offrant] une liberté prodigieuse de détachement».

Les jeux en ligne fascinaient donc parce «qu'ils se font une réponse, à défaut de se faire une solution, à une certaine société contemporaine». Ils ne vont toutefois pas sans effets pervers. Alors que la littérature et le cinéma de qualité nous extirpent du réel pour mieux nous y ramener, les jeux en ligne, dont la profondeur culturelle est plus que mince, proposent plutôt à ceux que le réel fatigue de se réfugier dans le virtuel en abandonnant le réel à ses manques. Un autre monde est possible, disent-ils, mais pas dans le réel. Ainsi détourné, ce slogan militant devient une invitation à la désertion politique et sociale.

Coulombe reconnaît ce danger, mais reste plutôt bienveillant à l'égard du phénomène des jeux en ligne. A mes étudiants, je dis, moi, que tant qu'à fuir la vie trop dure, et puis qu'il faut bien y revenir, préférons la littérature.

louisco@sympatico.ca

LE MONDE SANS FIN DES JEUX VIDÉO

Maxime Coulombe
PUF
Paris, 2010, 160 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les confessions d'une femme en trop

SUZANNE GIGUÈRE

Après *L'homme qui peignait Staline* (Herbes rouges, 1989) et *Les appartichiks vont à la mer Noire* (Boréal, 2004), *La Femme du stalinien* est le dernier roman de la trilogie écrite par France Théoret, une des intellectuelles féministes les plus brillantes de sa génération.

La Femme du stalinien est une histoire tourmentée et sanguine, névralgique et violente. Une histoire de dépossession. Quinze ans après leur séparation, une femme écrit une lettre à son ex-mari dans laquelle elle exprime sa vision de leur histoire commune, marquée par l'absence de partage, l'autoritarisme et la violence psychique au nom de l'amour. Cet amour s'est avéré stérile, destructeur, se défaisant tristement, misérablement. Dans le récit qui suit cette lettre, elle raconte l'analyse qu'elle a entreprise et qui lui a permis d'atteindre et de comprendre le noyau de ses relations conflictuelles avec les hommes, particulièrement avec son père, figure de terreur, de peur, de doute.

A trente ans, Louise Aubert est une femme renfermée et mal assurée. Sa vraie guerre, la seule — celle qu'elle mène contre des fantômes, non seulement celui du destinataire, mais aussi le sien propre — est inté-

rieure. Follement narcissique, Mathieu a une haute opinion de lui-même et une piètre estime d'autrui. Sa brutale indifférence aux travaux intellectuels de Louise (enseignement, écriture), ses emportements furieux, ses attaques outrageantes finissent par la comprimer, corps et âme. Leur relation amoureuse s'y dévoile chargée d'un poten-

Louise Aubert est une femme mal assurée. Sa vraie guerre, la seule — celle qu'elle mène contre des fantômes, non seulement celui du destinataire, mais aussi le sien propre — est intérieure.

tiel destructeur terrifiant. «Nous consommons l'amour en disgrâce, nous détruisons nos propres éblouissements.»

Louise croit le temps venu de réagir. «Je paraissais une femme dominée qui n'a rien à dire, ce que je n'étais pas. J'entendais rectifier cela.» Une occasion lui est offerte. Nous sommes au milieu des années 1970. Mathieu fait partie d'une certaine avant-garde artistique et intellectuelle montréalaise — «des censeurs et des flics de la pensée» —, écrit Louise avec une ironie sèche. Dans la foulée de ses camarades, Mathieu adhère au parti stalinien. Ce qui atteint le

plus Louise, c'est la servilité sans limites de Mathieu. Elle se méfie des endocrinements et des pensums idéologiques, ne croit pas que le stalinisme soit un paradis, ni la lumière de l'internationale socialiste. Elle quitte Mathieu pour des motifs idéologiques.

Le défi de toute écriture qui se veut engagée est de trouver le rythme et la sonorité d'une voix où se rencontrent les accents de l'individuel et du collectif, écrivait Patricia Smart dans un article de

la revue *Voix et images* (1988) consacré à France Théoret. On trouve dans *La Femme du stalinien* autant de fragments d'un miroir tendu aux femmes de qualité de tous âges, de toutes conditions, à différentes époques de leur évolution intime, devant une réalité qui les abaisse ou les gomme, ainsi qu'aux hommes éduqués dans un conservatisme misogynie et machiste.

La Femme du stalinien n'a rien d'un règlement de comptes ni même d'un réquisitoire. Le roman raconte l'histoire d'une femme qui s'affranchit de la censure intérieure, expulse les



non-dits par l'écriture, trouve la liberté de dire. La chose la plus importante de ce voyage, la seule vraiment importante, tout compte fait, est cette prise de parole sensible. Pour la romancière s'ouvre alors un espace de jeu qui n'est plus régi par les codes, les convenances, les lieux communs, mais par la puissance du langage.

Collaboratrice du Devoir

LA FEMME DU STALINIEN

France Théoret
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2010, 156 pages

POLARS

L'horreur avant l'orage

MICHEL BÉLAIR

Dave Robicheaux ne l'a jamais eu facile. Vétéran abonné aux horreurs du Vietnam dont le souvenir continue de le hanter, il traîne une sensibilité à fleur de peau; incapable de supporter l'injustice, il explose parfois, ses fans le savent, dans des poussées de violence qui ont peu d'équivalents dans le polar américain. Flic, assistant du shérif de la paroisse de New Iberia en Louisiane, alcoolique en perpétuel combat, Robicheaux vit ici devant nous sa quinzième aventure... et c'est un des textes les plus intenses qu'ait jamais écrits James Lee Burke.

Tout s'amorce avec le rappel d'une fusillade, une vingtaine d'années plus tôt, alors qu'un Robicheaux complètement bourré ne peut qu'assister impuissant à l'assassinat d'un de ses amis lors d'un braquage. Or la fille de cet ami décédé vient d'apparaître dans un casino du coin avec de gros billets marqués à l'encre rouge... Mais en même temps, ou presque, on découvre aussi le cadavre d'une jeune fille portant un chandail à l'effigie du même casino, le Pégase; dans ce cas tout semble laisser croire à un suicide. Sauf que personne n'y croit.

Voilà donc notre enquêteur lancé sur ces pistes mêlées et, comme d'habitude, il nous fera rencontrer une impressionnante galerie de personnages aux intérêts souvent troubles, des salauds plus salauds que les pires des salauds, des mafieux bas de gamme et des anges aux ailes plus ou moins brûlées. Il se joue là, dans la moiteur des jours de la vraie vie

ordinaire, des carrières et des réputations; on y rencontre un procureur ne pensant qu'à son ambition personnelle, des mafrats sans scrupules, un petit caïd de la drogue faussement accusé, un père éploré échafaudant des projets de vengeance... et tout ce beau monde s'entrechoquera violemment. Bientôt, le désespoir enfle encore plus rapidement que l'orage qui menace toujours l'été autour du bayou, les cadavres se multiplient. Heureusement pour Robicheaux, il peut compter sur les siens: Molly, Clete Purcell, Hellen sa patronne lesbienne et Tripod, le raton-laveur. N'empêche qu'il devra puiser dans ses réserves les plus profondes pour réussir à garder le cap sans succomber à la violence qui le submerge devant l'étau des bassesses ordinaires des gens que son enquête l'amène à rencontrer. Et dire que tout cela se passe quelques semaines à peine avant que Katrina ne frappe La Nouvelle-Orléans...

Soyez prévenu: *La Descente de Pégase* est un livre terrible qui met en relief les arcanes les plus sombres des comportements humains... et James Lee Burke, un auteur immense, il n'y a plus moyen d'en douter.

Le Devoir

LA DESCENTE DE PÉGASE

James Lee Burke
Traduit de l'américain
par Patricia Christian
Rivages/Thriller
Paris, 2010, 416 pages

BÉDÉ

À la vie, à la mort

FABIEN DEGLISE

C'est la fin qui marque le début. Face à l'avis de décès d'un ami du primaire, publié dans le canard qui traîne à côté de la machine à café, Maurice Petit, fonctionnaire ordinaire et transparent de son état, à l'angoisse qui monte et l'envie de mettre sa vie sur une autre voie.

Dans son cubicule F-8957, l'homme trouve que son existence est finalement un peu morne et il décide, sans trop savoir pourquoi, de prendre au sérieux son horoscope du jour, qui lui annonce le pire pour un oiseau de son espèce: sa routine «est menacée par la présence du soleil dans [son] signe angulaire». Eh oui: la suite des choses va être pas mal plus relevée que le ronron de ses 20 dernières années.

Avec un scénario complexe et intelligent, *La Visite des morts* (Glénat Québec) vient explorer le thème du changement radical et du destin improbable en suivant ce drôle de Maurice que la mort va conduire inexorablement vers



PHILIPPE SIMARD

lui tomber dessus comme les rafales de balles d'un tueur à gage sur sa cible. En gros.

Imaginé et dessiné par Philippe Girard, cette incursion dans la condition humaine, d'église en église et de salon funéraire en salon funéraire, permet donc de renouer avec le trait dense et sombre du talentueux bédéiste qui aime jouer avec les hasards, les coïncidences pour mieux suivre leur incidence sur les lignes de vie. Le tout dans un univers qui n'est pas sans rappeler celui que le trentenaire créatif continue de façonner dans la foulée de ses nécessaires *Tuer Vélasquez* (Glénat Québec), *Une histoire de pêche* (Mécanique Générale) ou encore *Danger Public* (La Pastèque) — bédé coassemblée avec Leif Tande.

Le Devoir

LA VISITE DES MORTS

Philippe Girard
Glénat Québec
Montréal, 2010, 84 pages

une nouvelle vie, une vie pleine d'éloquence, d'émotion et de sensibilité. Aux funérailles de son copain d'école Franky Bourgeois, le fonctionnaire est illuminé: une conversion en orateur funèbre va

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Joël Monzée
Médicaments et performance humaine: thérapie ou dopage?

300 pages, 28 dollars

Joël Monzée
© Joël Monzée / Hémus

Francis Peraldi
La mort. Séminaire 1985-1988

434 pages, 35 dollars

Année de la Fondation de Catherine Garnier et Anne-Laure Saives

Turbulences dans la chaîne des médicaments

288 pages, 26 dollars

Sous la direction de Catherine Garnier et Anne-Laure Saives
Turbulences dans la chaîne des médicaments